

FAIRE LITTÉRATURE :  
GENÈSE D'UN LABORATOIRE

Ce travail, réalisé au sein du Labex Observatoire de la Vie Littéraire (OBVIL) de la Faculté des Lettres de Sorbonne Université, a bénéficié d'une aide d'État gérée par l'Agence Nationale de la Recherche dans le cadre des Investissements d'Avenir portant la référence ANR-11-IDEX-0004-02.

La littérature est la conscience de l'humanité ; la critique  
est la conscience de la littérature.

Paul Souday

Oh oh est-ce que nous aussi nous allons instituer un  
laboratoire de littérature française rue de la Sorbonne.

Charles Péguy

# INTRODUCTION

## 1. Pratiques de laboratoire

*La littérature au laboratoire.* C'est en ces termes que le Stanford Literary Lab, sous la direction de Franco Moretti, fait paraître en 2016 une compilation de ses travaux en humanités numériques<sup>1</sup>. L'emploi des ressources numériques pour faire œuvre de critique littéraire ou, plus encore, le fait de s'appuyer sur les nouvelles technologies pour rénover notre façon d'appréhender la littérature, s'entend comme la mise en place de nouveaux outils et d'un nouveau protocole expérimental de la critique littéraire. La littérature n'est plus seulement entre les mains des hommes ; elle est soumise à examen et à expérimentation.

Un tel titre pourrait passer pour anecdotique – peut-être, d'ailleurs, obéit-il avant tout à une exigence éditoriale. Mais, volontairement ou non, la métaphore reflète la résurgence de toute une rhétorique épistémique de la critique littéraire allant de pair avec sa rencontre de l'informatique. Un autre titre vient d'ailleurs nous conforter dans cette hypothèse ; celui d'un collectif, dirigé dix ans plus tôt par Serge Bouchardon : *Un laboratoire de littératures : littérature numérique et Internet*<sup>2</sup>. En entrant « au laboratoire », la littérature change de lieu symbolique comme elle change de support. Le numérique se présente alors au critique contemporain à la façon d'un terrain d'exploration, à la fois observatoire des phénomènes littéraires et champ d'expérimentation par le biais de méthodes computationnelles. Il met à sa disposition un arsenal d'outils empruntés aux sciences avoisinantes : méthodes d'analyses statistiques et de visualisations issues des mathématiques et des sciences sociales, algorithmes génétiques élaborés sur le modèle biologique, etc., dans le but de rendre visible des occurrences, des hapax ou des phénomènes d'ampleur, qui échappaient jusqu'ici à l'œil nu. Le critique littéraire pénètre dans ce laboratoire numérique dès lors qu'il établit des relevés dans des bases textuelles ou des analyses de fréquences lexicales ; qu'il appuie une interprétation littéraire sur une *donnée* et qu'il pose un protocole expérimental. En somme, dès lors qu'il arc-boute sur des méthodes inspirées des sciences, et avancées comme éléments probatoires, la positivité de son discours<sup>3</sup>.

Mettre la littérature au laboratoire revient à inscrire la critique littéraire dans une visée véridictoire, si ce n'est *scientifique*, de manière à l'ancrer dans le champ de la connaissance ; à présupposer l'existence de critères d'analyse objectifs de la littérature et projeter de faire savoir<sup>4</sup>. Et, en effet, cette notion de laboratoire, telle qu'elle s'est développée au XIX<sup>e</sup> siècle en désignant le local spécifique du savant, s'applique aussi bien à une époque où critiques et savants cherchent à établir leurs savoirs par les mêmes outils – informatiques – et le même

---

<sup>1</sup> Franco Moretti (dir.), *La Littérature au laboratoire*, Paris, Ithaque, « Theoria Incognita », 2016.

<sup>2</sup> Serge Bouchardon (dir.), *Un laboratoire de littératures : littérature numérique et Internet*, Paris, Bibliothèque publique d'information, Centre Georges Pompidou, 2007.

<sup>3</sup> Pour reprendre la terminologie de Michel Foucault dans *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, « Tel », 1969.

<sup>4</sup> Le laboratoire s'entend ici comme « lieu de savoir », soit un espace qui participe activement à la structuration d'un champ ainsi que le pose Christian Jacob. Cf. *Qu'est-ce qu'un lieu de savoir ?* Marseille, OpenEdition Press, 2014.

langage – le code. Elle trouve même une réalité physique en construisant ses murs non plus autour du microscope mais de l'ordinateur. Il serait alors tentant de proclamer hâtivement la révolution des pratiques du critique littéraire et l'abattement des frontières entre les humanités et les sciences, ces fameuses « deux cultures » dont Charles P. Snow déplorait la dissociation au milieu du siècle dernier<sup>5</sup>. Parce qu'elle entre au laboratoire numérique, qu'elle épouse un protocole expérimental normatif équivalent à celui des sciences, la critique littéraire peut surtout se départir du soupçon d'illégitimité qu'il lui fallait jusqu'ici combattre (similairement aux sciences humaines) ; elle ne relève plus du contingent, du jugement personnel, de la performance verbale, mais du mesurable et du prédictible. L'interprétation littéraire gagne une nouvelle portée dans la mesure où elle peut désormais allier l'intuition sensible et la force objective de la machine. En convoquant certains critères d'objectivité, d'intelligibilité, de validité propres aux sciences, elle rend apparente son entreprise cognitive non plus seulement au sein de sa propre communauté, mais dans les domaines du savoir adjacents.

Aussi, par le numérique, la critique littéraire fait-elle avant tout valoir sa dimension épistémique. Les changements de pratiques du chercheur semblent accompagner un mouvement plus profond de légitimation de manière à enraciner la positivité de son discours ; autrement dit, à poser à la fois sa *validité*, sa *normativité* et son *actualité*<sup>6</sup> dans le champ du savoir humain. Pour autant, des évolutions aussi radicales – ne seraient-ce que celles induites par les nouvelles technologies – ne peuvent nous faire déconsidérer l'histoire et l'héritage culturel auxquels reste affiliée la critique littéraire contemporaine. D'autant que cette dernière, par le numérique, paraît plutôt renouer avec un de ses anciens fantasmes, en exauçant d'une certaine façon la prédiction faite par Gustave Lanson il y a plus d'un siècle : « Les *humanités* se renouvelleront, libérées de la rhétorique, et dirigées par le souci de la formation scientifique de l'esprit<sup>7</sup>. »

Plus encore, la volonté de mettre la littérature au laboratoire n'est pas chose nouvelle. Outre la métaphore commune, au XIX<sup>e</sup> siècle, de passer les œuvres littéraires au microscope, ce sont les écrivains que l'on soumet à un examen clinique. Pensons à Émile Zola qui, pendant près d'un an, sous les mesures du D<sup>r</sup> Manouvrier, de l'École d'anthropologie, et du criminologue Alphonse Bertillon, voit scrupuleusement consignés son régime alimentaire, ses antécédents familiaux, la nature de ses rêves, la mesure de ses membres, la composition de ses urines, la fragilité de son système dentaire, son activité mémorielle, musculaire, ou encore son sens de la géométrie. Le laboratoire, ici, n'est pas qu'une métaphore ; il permet au D<sup>r</sup> Toulouse de livrer en 1896 son *Enquête médico-psychologique sur la supériorité intellectuelle*<sup>8</sup>, dans laquelle il espère jeter une lumière scientifique, pleine et implacable, sur le génie de Zola. Si l'analyse rentre dans le domaine de la médecine et de l'anthropométrie, elle n'en est pas moins mise au service de la littérature, vouée à alimenter le travail du biographe par les conclusions objectives du rapport médical, dans le but de mener à une

---

<sup>5</sup> Charles Percy Snow, *Les Deux Cultures* [1959], trad. de Claude Noël, Paris, J.-J. Pauvert, 1963.

<sup>6</sup> Nous reprenons ici les trois domaines posés par Michel Foucault pour déterminer la positivité d'un discours. Cf. *L'Archéologie du savoir*, op. cit., p. 85.

<sup>7</sup> Gustave Lanson, « Contre la rhétorique et les mauvaises humanités », dans *L'Université et la société moderne*, Paris, Colin, 1902, p. 102.

<sup>8</sup> Édouard Toulouse, *Enquête médico-psychologique sur les rapports de la supériorité intellectuelle avec la névropathie. Introduction générale. Émile Zola*, Paris, Flammarion, 1896.

compréhension éclairée des œuvres. C'est en ces termes que Zola se défend face au déferlement des railleries et détractations qui suivent la parution de l'*Enquête* :

Imaginez que nous ayons sur Molière, sur Jean-Jacques Rousseau, une enquête d'un docteur Toulouse de l'époque. Cela nous épargnerait, au moins, des recherches, et des discussions médicales posthumes. Quel précieux document ce serait, aujourd'hui, non seulement pour la science mais encore pour l'histoire et pour la critique littéraire ! Et, quant à moi, j'ai préféré assister à ma dissection que de livrer mon ombre à l'inconnu du scalpel<sup>9</sup>.

Le critique défend la part objective de son discours, pour ainsi dire aux fondements de son examen littéraire, en choisissant d'épouser un protocole expérimental directement emprunté aux sciences dures.

Le cas Zola, dans son temps, ne fait pas figure d'exception. Plusieurs générations de critiques littéraires de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle entreprennent de faire entrer la critique littéraire dans le champ de la connaissance. Le modèle du laboratoire est alors importé des sciences de la vie, qui connaissent parallèlement un double mouvement d'expansion et de structuration, et des sciences humaines en plein déploiement. On ne parle pas encore de *donnée*, mais de *document*, de *fait*, d'*examen* de la littérature et des écrivains qui la font. Bien sûr, on peut voir dans cette mouvance positiviste l'empreinte d'un siècle marqué par les progrès techniques et scientifiques, que la philosophie positiviste consacre comme « affirmation du mouvement universel<sup>10</sup> » menant au perfectionnement humain. C'est d'ailleurs en ce sens que l'histoire littéraire retient généralement l'usage d'un vocabulaire scientifique par la critique littéraire de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle ; l'ambition d'une critique laboratoire laisse paraître un « masque de pseudo-scientificité, conforme aux exigences du discours dominant de l'idéologie positiviste<sup>11</sup> ». En d'autres termes, un épiphénomène contextuel servant de valorisation rhétorique à la critique littéraire ou, moins glorieusement encore, de mascarade pour camoufler un dogmatisme persistant. Mais cela serait oublier que ces controverses sur la notion de progrès scientifique ont une incidence directe sur la réévaluation de la littérature ; parce que la modernité ne se résume pas à sa dimension esthétique, à ce « fugitif, [c]e transitoire, [c]e contingent » donné par Baudelaire<sup>12</sup>, parce qu'elle est aussi cette nouvelle manière d'inscrire son temps, de faire le monde, la littérature est propulsée au cœur d'une nouvelle donne épistémologique. Donne épistémologique que la critique, par la réappropriation des découvertes scientifiques, de leurs lois, de leurs méthodes, ainsi que des phénomènes qu'elles couvrent, questionne et met en acte.

De ce fait, entreprendre une archéologie de la critique littéraire à l'ère positive<sup>13</sup> offre une perspective précieuse, sinon nécessaire, à nos problématiques contemporaines portant sur le recours à un outillage numérique. Si la critique semble déployer à l'heure actuelle des

---

<sup>9</sup> Émile Zola, « L'enquête du docteur Toulouse », *Le Journal*, 24 nov. 1896.

<sup>10</sup> Pierre-Joseph Proudhon, *Philosophie du progrès*, Bruxelles, Lebègue, 1853, p. 24.

<sup>11</sup> Roger Fayolle, *Comment la littérature nous arrive*, éd. par J. Bersani, M. Collot, Y. Jeanneret et P. Régnier, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2009, p. 56.

<sup>12</sup> Charles Baudelaire, *Le Peintre de la vie moderne* [1863], Paris, Calmann-Lévy, 1885, p. 69.

<sup>13</sup> Nous faisons ici la distinction entre le mouvement positiviste issu d'Auguste Comte, auquel seule une poignée d'auteurs de notre corpus est véritablement affiliée, et l'esprit positif qui imprègne une grande partie du siècle, que ça soit sous la forme d'un imaginaire scientifique régnant, d'une foi dans le progrès, ou des débats intellectuels menés autour des découvertes scientifiques et technologiques.

stratégies de validation inédites, non seulement par le biais de savoirs, mais aussi par l'intégration de nouvelles technologies, c'est encore une question de méthode et de modèle qu'elle se pose. Loin d'être étrangère à son propre objet, elle exhorte à une réflexion sur certains enjeux fondamentaux de la tradition littéraire, dans lesquels réinscrire notre positionnement de chercheur en humanités numériques. La notion de laboratoire, en particulier, invite à interroger plus avant le rôle tenu par le dialogisme scientifico-littéraire dans la constitution d'un nouveau discours d'autorité sur la littérature, tel qu'il est revendiqué depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Nous reprenons à dessein l'expression de *dialogisme*, admise par Bakhtine pour qualifier « toute interaction verbale se déroul[ant] sous la forme d'un échange d'énoncés<sup>14</sup> », en l'appliquant à l'interdiscursivité, définie par J.-M. Adam de la façon suivante :

Alors que l'intertextualité est une relation appartenant à un texte X avec un autre énoncé d'un texte Y, l'interdiscursivité est une relation à un genre de discours, à une famille de textes, à une pratique discursive<sup>15</sup>.

Dépassant l'intertextualité qui opère localement, le dialogisme traverse l'ensemble des textes qui appartiennent au discours en les structurant, à échelle globale, dans cette mise en dialogue avec d'autres discours antérieurs et extérieurs. Le « dialogisme interdiscursif » qu'entretient la critique littéraire avec la science porte ainsi sur les transferts entre un type de discours *dit* littéraire et un autre *dit* scientifique, à la fois au niveau de l'énonciation, de la pratique discursive, du positionnement socio-historique et des frontières disciplinaires. Si la question du rapport à l'autre, à l'hétérogénéité discursive, est au cœur de notre propos, c'est en tant qu'elle se fait trace visible du discours, *in praesentia*, soit dans la pleine conscience des auteurs (citations, références, imitations), soit sous la forme moins maîtrisée d'une innutrition (influences et contagions). Pour réaliser une telle étude, nous adoptons de fait une démarche épistémocritique ainsi qu'elle est établie par Michel Pierssens dans ses *Essais*<sup>16</sup> ; c'est-à-dire en veillant à replacer la littérature dans son interaction avec les différents domaines qui l'entourent, et auxquels elle emprunte des savoirs hétérogènes qu'elle va pouvoir transformer et partager à son tour. L'enjeu est encore « de rendre à la littérature une intelligibilité globale, en la restituant à l'intérieur du champ de la connaissance et, plus largement, de la culture<sup>17</sup> ». Cette démarche n'entend pas établir un recensement exhaustif des énoncés scientifiques en circulation ni faire de la critique littéraire le simple miroir d'une actualité ; en supposant un espace de savoirs dans lequel coexistent les discours littéraire et scientifique, « en double position de lutte et de fécondation réciproque<sup>18</sup> », elle nous incite plutôt à considérer la façon dont la critique littéraire renégocie les limites de son champ de compétence, afin de prendre part au nouvel ordre des savoirs tout en y asseyant l'idée de littérature.

---

<sup>14</sup> Cité par Tzvetan Todorov dans *Mikhaïl Bakhtine : le principe dialogique* [1978], Paris, Seuil, 1981, p. 71.

<sup>15</sup> Jean-Michel Adam, « Intertextualité et interdiscours : filiations et contextualisation de concepts hétérogènes », *Revue Tranel*, 44, 3-26, 2006, p. 23.

<sup>16</sup> Michel Pierssens, *Savoirs à l'œuvre, essais d'épistémocritique*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1990.

<sup>17</sup> Laurence Dahan-Gaïda, « Présentation », in *Conversations entre la littérature, les arts et les sciences*, textes réunis par Laurence Dahan-Gaïda, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2007, p.17.

<sup>18</sup> Laurence Dahan-Gaïda, « Du Savoir à la fiction : les phénomènes d'interdiscursivité entre science et littérature », *Canadian Review of Comparative Literature*, vol. 18, n°4, Toronto, University of Toronto Press, 1991, p. 478.

## 2. Genèse de la critique littéraire moderne

Il nous faut d'ores et déjà confesser que notre démarche ne s'inscrira pas dans le cadre de la critique traditionnelle. En situant le tournant de ce que nous appelons la critique littéraire moderne au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, nous nous écartons de la rupture qui est communément fixée entre une ancienne et une nouvelle critique aux lendemains de la Révolution. Depuis Ferdinand Brunetière, en effet, la nouvelle critique, celle qui entre en modernité en se démarquant des trop classiques « guides sages<sup>19</sup> », désigne d'abord celle des romantiques, annoncée en premier lieu par Rousseau, puis entérinée par le duo aristocratique que forment Chateaubriand et M<sup>me</sup> de Staël. Elle se démarque de l'ancienne par le renouvellement d'un jugement esthétique qui réintègre l'œuvre dans le contexte de ses origines et dans la société dont elle se fait l'expression. Si les horizons de la critique évoluent, il n'en reste cependant pas moins que son discours figure encore dans les marges éclatées de la littérature. La critique paraît spontanément, que ce soit sous la plume de poètes, de rhéteurs, ou d'une aristocratie cultivée : elle s'impose comme exercice philologique ou traité humaniste, mais ne se constitue pas de manière autonome. C'est pourquoi, en dépit de sa construction historique habituelle, nous serons plutôt tentée de situer le tournant de la critique quelques décennies plus tard, à un moment où elle questionne son unité et cherche à organiser les voix qui la composent. Dans cette perspective, Sainte-Beuve pourrait faire figure de jalon ; qu'il soit donné comme le pionnier d'une modernité ou l'incarnation d'une critique décadente « qui n'existe plus<sup>20</sup> », il représente déjà pour ses contemporains la charnière entre deux crépuscules, entre un âge qui se termine et un autre qui vient. « [I] sera le dernier des critiques », écrit George Sand à Gustave Flaubert en janvier 1869, avant d'annoncer gravement : « Les autres sont des artistes ou des crétins. Le critique proprement dit disparaîtra<sup>21</sup>. » À ce sévère présage, Flaubert répond à l'inverse qu'il croit la critique arrivée « tout au plus à son aurore<sup>22</sup> ». En fait, moins qu'un renouvellement, qui sous-entendrait à tort l'abandon de ses anciens propos, la critique littéraire<sup>23</sup> enclenche surtout à partir du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle sa *formation* disciplinaire. Son évolution d'ordre à la fois épistémique, méthodologique et identitaire, se manifeste par un

---

<sup>19</sup> Dans son article de l'*Encyclopédie*, Marmontel définit en ces mots la haute vocation du critique des belles-lettres : « C'est au critique, en guide sage, d'obliger le voyageur à s'arrêter où finit le jour, de peur qu'il ne s'égaré dans les ténèbres. L'éclipse de la nature est continuelle, mais elle n'est pas totale ; & de siècle en siècle elle nous laisse apercevoir quelques nouveaux points de son disque immense, pour nourrir en nous, avec l'espoir de la connaître, la constance de l'étudier. » (« Critique », in *L'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une Société de Gens de lettres*, t. IV, Paris, 1765, p. 491.)

<sup>20</sup> Dans son article « Lettres sur la littérature, le théâtre et les arts » de la *Revue parisienne*, Balzac déclare : « [...] aujourd'hui, la critique n'existe plus. Nous voyons des attaques haineuses d'homme à homme, des assertions de l'envie qu'on ne daigne pas contredire, d'infâmes calomnies » (15 juillet 1840, in *Œuvres complètes de H. de Balzac*, texte révisé et annoté par Marcel Bouteron et Henri Longnon, Conard, 1912-1940, p. 272). Une déclaration qui fait sans mal penser à Sainte-Beuve lorsqu'on sait l'inimitié qui liait les deux hommes. Dans son article de la *Revue des Deux Mondes* du 1<sup>er</sup> février 1882, Elme-Marie Caro soutient des propos semblables, en tenant Sainte-Beuve pour responsable de cet « état de médiocrité et d'impuissance » auquel la critique semble être condamnée (cf. « La critique contemporaine et les causes de son affaiblissement », *art. cit.*, p. 547).

<sup>21</sup> Lettre à Gustave Flaubert, 17 janvier 1869, in George Sand, *Lettres d'une vie*, Paris, Gallimard, « Folio classique », 2004, p. 1120.

<sup>22</sup> Lettre à George Sand, 2 février 1869, in Gustave Flaubert, *Correspondance*, t. VI, Paris, Conard, 1930, p. 8.

<sup>23</sup> Par critique littéraire, nous désignons à la fois les auteurs qui font œuvre de critique et les historiens de la littérature ; cette terminologie englobante nous semble la plus adéquate pour traiter les positionnements singuliers d'auteurs qui cherchent parfois à faire coïncider approches critiques et historiques (tels que Brunetière ou Hennequin), à une époque où Lanson n'a pas encore prôné la distinction nette entre critique et histoire littéraire.

changement de statut, par son entreprise d'unification, d'organisation, voire d'institutionnalisation en tant que discipline pleinement constituée.

Car jamais siècle n'aura vu autant d'efforts de la part de la critique pour tenter de se définir, de déterminer un programme et de délimiter son champ. Ce projet d'autonomisation converge, pendant le Second Empire, avec l'émancipation de la littérature, qui s'affranchit aussi bien de l'attente du public que des conventions qui lui sont imposées jusqu'alors, notamment le souci du « bon goût<sup>24</sup> ». Or tel est précisément le terrain sur lequel la critique littéraire rallie d'emblée les perspectives des sciences. En cherchant à s'affranchir de ses tutelles, elle participe d'un mouvement global de « disciplinarisation ». D'abord, les sciences déjà existantes se distinguent les unes des autres en circonscrivant leurs domaines de compétence et en précisant leurs objets. Les sciences de la vie se structurent en délimitant des champs disciplinaires qui se spécialisent, avec, au premier chef, l'établissement de la biologie par Jean-Baptiste Lamarck en 1800, comme science de « tout ce qui est généralement commun aux végétaux et aux animaux, comme toutes les facultés qui sont propres à chacun de ces êtres sans exception<sup>25</sup> ». Ajoutons l'institution de la physiologie et de la médecine, consolidées grâce à la méthode expérimentale et propulsées au rang de sciences sous l'impulsion des travaux de Claude Bernard ; ou encore la naissance de la génétique, nouvelle « physiologie de la descendance<sup>26</sup> », dont William Bateson posera les fondations en 1906. En plus de ces sciences, qui se détachent du modèle des « sciences naturelles » de l'âge classique pour devenir des disciplines à part entière, d'autres résultent de la convergence de domaines d'études jusque-là séparés. Tel est par exemple le cas de la thermodynamique, de l'électromagnétisme, et de la neurophysiologie. Mais c'est peut-être dans le développement des sciences humaines et sociales que se trouve l'apport le plus remarquable du siècle : psychologie, anthropologie, sociologie, criminologie, histoire, s'autonomisent en revendiquant leur légitimité scientifique. Outre le déploiement d'une presse spécialisée, l'enseignement aide les nouvelles sciences à s'implanter. La critique littéraire moderne émerge donc dans un contexte d'affirmation disciplinaire particulièrement remarquable. Nombre de ses revendications viennent faire écho à celle des sciences : la conquête d'une autonomie, la spécialisation d'un champ de connaissances, la positivité du discours, et la défense d'une légitimité. En adoptant une démarche similaire tout en se mettant dans une position ambiguë de rivalité, la critique littéraire cherche à puiser dans les sciences des méthodes, voire des modèles, à partir desquels gagner sa propre émancipation.

Pour autant, il n'est pas de mouvement unanime, et le passage des critiques à *la critique*<sup>27</sup> ne va pas sans heurts. Son avènement procède moins d'une évolution uniforme et linéaire que d'une myriade de ruptures, sous forme d'interrogations et de redéfinitions intempestives. Elle se heurte d'ailleurs bien vite à un problème terminologique. Comment réussir à dépasser

---

<sup>24</sup> Voir à ce sujet l'étude complète de Gisèle Sapiro, *La Responsabilité de l'écrivain. Littérature, droit et morale en France (XIX-XX<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Seuil, 2011.

<sup>25</sup> Jean-Baptiste Lamarck, *Histoire naturelle des animaux sans vertèbres*, t. I, Paris, Verdière, 1815, p. 49.

<sup>26</sup> William Bateson introduit la « Génétique » en ces termes à l'occasion de la III<sup>e</sup> Conférence internationale de l'hybridation des plantes, prononcée à Londres en 1906, en l'honneur de G. Mendel.

<sup>27</sup> Nous renvoyons aux mots célèbres d'Albert Thibaudet dans la préface de *Physiologie de la critique* : « la critique telle que nous la connaissons et la pratiquons est un produit du XIX<sup>e</sup> siècle. Avant le XIX<sup>e</sup>, il y a des critiques. Bayle, Fréron et Voltaire, Chapelain et d'Aubignac, Denys d'Halicarnasse et Quintilien sont des critiques. Mais il n'y a pas la critique. » (Paris, Éditions de la Nouvelle Revue Critique, « Les Essais critiques », 1930, p. 7.)

l'écart entre la définition classique de « critique » et la réalité – qui plus est mouvante – du domaine qu'elle prétend désormais recouvrir ? Pour certains, la fracture est telle qu'il faut se résoudre à l'adoption d'un nouveau terme. Émile Hennequin n'hésite pas à recourir au néologisme :

De son origine à son état actuel, la critique des œuvres d'art accuse dans son développement deux tendances divergentes, dont on peut aujourd'hui constater l'antagonisme. [...] Le premier de ces genres peut conserver son appellation primitive puisqu'il est tout d'appréciation ; quant au second, il serait bon qu'on se mît à le désigner par un vocable propre ; celui d'*esthopsychologie* pourrait convenir à un ordre de recherches où les œuvres d'art sont considérées comme les indices de l'âme des artistes et de l'âme des peuples...

Cette *esthopsychologie*, sorte de psychologie de l'esthétique formée sur le modèle de l'*aestophysiology* d'Herbert Spencer<sup>28</sup>, vient ainsi suppléer une carence terminologique née de l'écart entre la critique moderne et ses définitions antérieures. Paul Bourget va plus loin encore ; à l'article d'Elme-Marie Caro, qui proclame en 1882 l'extinction de la critique<sup>29</sup>, il répond par la mise en accusation du terme lui-même, qui « s'est profondément modifié en effet depuis ces cinquante dernières années » : pour dénommer l'étude littéraire actuelle, « il y faudrait substituer cet autre mot, plus pédant mais plus précis, de psychologie<sup>30</sup>. » Comprendre la formation de la critique comme telle, c'est donc commencer par interroger les affirmations identitaires qui se constellent sous une multitude de formes ; c'est, hors des étiquettes, retracer les parcours des voix qui se rallient dans la revendication de leurs indépendances respectives, et pénétrer le réseau qui se dessine entre elles comme socle d'un nouveau discours critique.

Encore faut-il comprendre cette production de plus d'un demi-siècle, aussi vaste qu'hétérogène, comme la mise en dialogue d'initiatives singulières autour d'enjeux communs. La floraison de nouveaux programmes de critique littéraire, que ce soit sous forme d'études, de méthodes ou de manifestes, fait entrevoir autant de réponses données à un même problème, partagé par les sciences et la philosophie de l'époque. Si la méthode naturelle de Charles Sainte-Beuve, l'analyse systémique d'Hippolyte Taine, la physiologie d'Émile Deschanel, l'histoire évolutionniste de Ferdinand Brunetière, l'esthopsychologie d'Émile Hennequin, la méthode scientifique de Georges Renard ou encore la méthode historique de Gustave Lanson font toutes figure de projets uniques, leurs positions singulières, considérées dans leur ensemble et dans leurs interconnexions, témoignent d'une cohérence historique profonde. Le dialogisme scientifico-littéraire nous semble par conséquent prendre sens dans une conception relationnelle de l'histoire, telle que la pose Frédéric Worms, c'est-à-dire comprise par les relations qu'entretiennent des œuvres diverses autour de problèmes communs, à la fois à l'intérieur et au-dehors du champ littéraire. Une telle conception historique permet d'échapper à une unité d'ensemble préétablie et de partir à l'inverse de la singularité de chaque œuvre.

---

<sup>28</sup> Herbert Spencer, *Principes de psychologie*, trad. sur la nouv. éd. anglaise par Th. Ribot et A. Espinas, 2 vol., Paris, Alcan, [1875] 1892.

<sup>29</sup> Elme-Marie Caro, « La critique contemporaine et les causes de son affaiblissement », *Revue des Deux Mondes*, 3<sup>e</sup> période, t. 49, Paris, 1<sup>er</sup> février 1882.

<sup>30</sup> Paul Bourget, *Études et Portraits, t. I. Portraits d'écrivains et notes d'esthétiques*, éd. définitive, Paris, Plon, 1905, p. 314 et 318.

L'unité se tient dans le commun, soit dans ce qui fait *moment*, au travers des réponses hétérogènes fournies par chaque œuvre.

Un moment, c'est-à-dire des œuvres philosophiques singulières, se liant et s'opposant autour de problèmes communs, et se rattachant ainsi des œuvres et des problèmes en dehors de la philosophie, dans les sciences, les arts, ou la politique<sup>31</sup>.

Si, à la différence de Worms, nous nous intéressons à des moments littéraires et non pas philosophiques, les deux en viennent à se télescoper dans la mesure où il s'agit bien d'un moment historique, où précisément la philosophie, les arts et les sciences partagent un ensemble de problèmes et de savoirs. À partir de cette conception historique, nous pouvons retracer le réseau que dessine la critique littéraire et la façon très contrastée dont les auteurs se répondent. La notion de moment justifie en outre notre approche interdisciplinaire, dans la mesure où elle implique un commun qui trouve aussi bien écho dans le champ littéraire que philosophique et scientifique ; elle rend pensable et cohérente la relation entre des auteurs aussi singuliers que Sainte-Beuve, Brunetière, Renan, Darwin et Claude Bernard ; ou que Remy de Gourmont, Hennequin, Ribot et Bergson. Il y a bien des ruptures dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, mais des ruptures d'abord marquées par des œuvres, et saisies dans un présent qu'il ne s'agit pas de redéfinir après-coup. C'est ainsi que nous identifions deux moments de la critique littéraire dans la période qui nous occupe : le « moment de la vie » autour des années 1860, et le « moment de l'esprit » autour des années 1900.

Le premier moment, que nous assimilons à l'apparition d'une notion de vie, semble nouer des œuvres très hétérogènes autour d'une même tension vitalisme / matérialisme qui, par-delà le débat dichotomique, se ressent profondément dans les positionnements et les affrontements des critiques (et ce, sur des sujets aussi variés que le positivisme, la défense de la religion, ou la quête d'une histoire littéraire). Nous situons ce moment vers les années 1860 dans la mesure où les sciences de la vie enclenchent alors un basculement avec, quasi simultanément, la publication anglaise de *L'Origine des espèces* de Darwin (1859), l'*Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* de Claude Bernard (1865), et la controverse sur la génération spontanée entre Pasteur et Pouchet (1860-1865). La portée de ces théories scientifiques en critique littéraire permet, à partir de la relation tissée entre les œuvres scientifiques et critiques, de cerner une problématisation de la notion de vie, de son origine et de l'histoire des êtres. Le problème est alors commun aux différents domaines de connaissance. Ainsi que le note François Jacob, « la disparition de la génération spontanée et l'apparition d'une théorie de l'évolution deviennent des produits du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle dans son ensemble<sup>32</sup>. » Bien entendu, il nous semble que ce « moment de la vie » trouve ses premières manifestations quelques années plus tôt, dans le projet naturaliste de Sainte-Beuve déjà, et se prolonge sur plusieurs décennies, ainsi que nous tenterons de le montrer. Mais c'est bien dans les années 1860-1870 qu'il prend le plus d'ampleur, aussi bien sur la scène publique que sous la plume des critiques.

Nous identifions à la fin du siècle un second moment, en suivant ici la périodisation déjà établie par Frédéric Worms dans son histoire de la philosophie française du XX<sup>e</sup> siècle. Celui-

---

<sup>31</sup> Frédéric Worms, *La Philosophie en France au XX<sup>e</sup> siècle, Moments*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 2009, p. 25.

<sup>32</sup> François Jacob, *La Logique du vivant : une histoire de l'hérédité*, Paris, Gallimard, « Tel », 1970, p. 20.

ci identifie un « moment de l'esprit » à travers les relations nouées par certaines grandes œuvres singulières de la philosophie, principalement celles de Bergson et de Brunschvicg. Il pose pour point de départ un refus commun, « celui d'un positivisme qui prétendrait renoncer à toute recherche d'un principe absolu, que ce soit en dehors de la science, *ou d'ailleurs en elle*.<sup>33</sup> » Surgit alors un problème qui définira le moment de l'esprit de 1900 :

à savoir que *ce que nous prenons pour une expérience simple* du monde, des hommes, ou de nous-mêmes, est en réalité *une expérience double*, déformée par notre esprit, mais aussi capable d'être retrouvée par notre esprit, par un autre acte de notre esprit, lui-même double, et que c'est *sur cette dualité* que doit s'orienter l'ensemble, non seulement de notre pensée, *mais de notre vie*<sup>34</sup>.

Il y aurait donc le passage d'une dualité externe, matière / vie, à une dualité interne à l'esprit lui-même. Or, c'est précisément ce problème que nous trouvons au cœur de certaines œuvres critiques de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, telles que celles de Remy de Gourmont, de Paul Bourget, de René Doumic, d'Émile Hennequin ou de Jules Lemaître, qui opposent des réponses singulières à un même besoin de réintégrer la question de l'esprit au travers de l'intuition, de l'inspiration ou de la conscience. Ce moment de l'esprit est d'autant plus identifiable qu'il se tisse également dans les relations entre les œuvres critiques et les œuvres de certains psychologues comme Ribot, Fouillée et Paul Janet, et de certains philosophes tels que Ravaisson et Bergson. Alors que Worms date son commencement en philosophie vers 1890, nous pourrions le faire débiter en critique littéraire à peine quelques années plus tôt, avec cette esthopsychologie proposée par Hennequin en 1888 dans *La Critique scientifique*. Il coïncide en outre avec la remise en cause fin-de-siècle du positivisme ainsi que Brunetière ou Lanson, par exemple, la réaliseront.

Ces deux moments de la vie et de l'esprit, que nous allons tâcher de préciser au cours de notre développement, ne se résument donc pas à un traitement thématique. Ils naissent d'une problématisation, c'est-à-dire non pas d'une série de faits mais d'une tension que des œuvres singulières et opposées, en communiquant les unes avec les autres, vont chercher à résoudre. Il serait par exemple bien abusif de cantonner la question de la vie dans notre période, alors qu'elle pourrait tout aussi bien être considérée dès Aristote, et qu'elle s'impose plus explicitement dans le champ de la connaissance dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>35</sup> ; mais elle nous semble constituer un moment historique particulier dans les années 1860 par sa façon de poser problème et de cristalliser autour d'elle des enjeux communs. Par là, le recours massif de la critique littéraire de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle aux sciences du vivant puis aux sciences de l'homme, de façon consécutive et cumulative, paraît renvoyer à une problématique propre à son temps plus profonde que le simple partage d'un imaginaire scientifique ou de la mise en scène d'une *libido sciendi* progressiste, telle qu'elle a été promue par le positivisme comtien. Le désir de science de la critique littéraire coïncide remarquablement avec la découverte de nouveaux savoirs sur la vie et sur l'homme, qu'elle ne cherche pas seulement à vulgariser, mais à discuter et à se réapproprier à son tour.

---

<sup>33</sup> Frédéric Worms, *La Philosophie en France au XX<sup>e</sup> siècle, Moments*, op. cit., p. 46.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>35</sup> Il suffit pour s'en convaincre de revenir au grand ouvrage d'André Pichot, *Histoire de la notion de vie*, Paris, Gallimard, « Tel », 1993.

### 3. Le numérique, outillage technique et conceptuel

L'ampleur interdisciplinaire de cette réflexion exige une ouverture d'approches devant permettre de travailler, non plus sur le seul plan du texte, mais sur celui de discours, à partir de corpus massifs confrontés en synchronie. Un examen liminaire suffit à éprouver les limites, aussi bien matérielles que méthodologiques, d'une recherche littéraire telle qu'elle est traditionnellement instituée : comment, concrètement, embrasser et croiser une production intellectuelle et savante de plus d'un demi-siècle ? Comment identifier avec justesse les circulations de notions, les emprunts de modèles, les contagions lexicales et les sources communes au sein d'un tel volume de textes ? L'emploi de nouvelles ressources informatiques vient en cela répondre au besoin d'outils de fouille transversaux, mobiles et adaptables à différentes échelles. Défiant un certain nombre de clôtures, celles-ci renouvellent les moyens de servir l'interprétation littéraire dans son rôle « de *plateforme interdisciplinaire* où se rencontrent les différents discours du savoir que développe chaque époque<sup>36</sup> ». Dans cette mesure, l'emploi de nouveaux outils nous semble présenter le double avantage d'élargir le champ de recherche sans craindre un temps de traitement dévorant, et de multiplier les points focaux afin d'obtenir une lumière plus précise et plus surplombante des phénomènes à interpréter.

Il va sans dire que l'alliance des lettres et de l'informatique n'est pas nouvelle, et que nous ne prétendons pas à cet égard faire preuve d'une grande innovation. Il suffit de rappeler les travaux de Pêcheux menés autour de la procédure AAD 69<sup>37</sup>, en analyse automatique de discours, ou le tournant pris depuis les années 1980 par une linguistique que Rastier qualifie d'« informatisée<sup>38</sup> ». Le traitement automatique de langue (TAL), la textométrie, la logométrie, la stylométrie, etc. occupent aujourd'hui une place dans la recherche en Lettres et SHS qui tend à prouver que ces méthodes n'en sont plus à leur galop d'essai : on appuie désormais l'analyse de faits de langue, de lexiques, de syntaxes, de thèmes, de discours, voire de styles, sur le calcul informatique. Ceci admis, – et il est bon de ne pas l'oublier – « ce qui est mesurable n'est pas forcément intéressant<sup>39</sup> ». Fouille et mesure des textes ne peuvent donc s'affranchir d'une phase d'interprétation servant à évaluer la pertinence des données numériques. D'autant que la lisibilité de ces dernières n'est pas toujours évidente ; un logiciel d'analyse textuelle est bien « comme le Sphinx » qui, selon Rastier, « répond par énigme<sup>40</sup> ». Devant cette nécessaire articulation entre les éléments quantifiés et les résultats tirés, force est

---

<sup>36</sup> Yves Citton, *L'Avenir des humanités : économie de la connaissance ou cultures de l'interprétation ?*, Paris, La Découverte, 2010, p. 95.

<sup>37</sup> Dans le sillage ouvert par Z. Harris en analyse de discours, l'AAD 69 est une méthode d'analyse automatique mise au point par M. Pêcheux et tendant à déterminer informatiquement, à l'aide de trois algorithmes employés successivement, et sur la base d'une analyse morpho-syntaxique, les rapports de dépendance entre « domaines sémantiques » dans un corpus donné. Cf. Michel Pêcheux, *Analyse automatique du discours*, Dunod, Paris, 1969 ; ou encore Michel Pêcheux, Jacqueline Léon, Simone Bonnafous, Jean-Marie Marandin, « Présentation de l'analyse automatique du discours (AAD69) : théories, procédures, résultats, perspectives », *Mots*, n°4, mars 1982, *Abus de mots dans le discours. Désabusement dans l'analyse du discours*, p. 95-123. Le premier programme informatique véritablement opérationnel verra le jour en 1971, et continuera d'évoluer grâce à de nouveaux algorithmes (voir la version AAD 80).

<sup>38</sup> François Rastier, *La Mesure et le grain. Sémantique de corpus*, Paris, Champion, « Lettres numériques », 2011, p. 12.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>40</sup> François Rastier, « Stylistique et textométrie. Sept questions de principe et d'opportunité », *Texto !* [En ligne], vol. XV, n°2, 2010, URL : <http://www.revue-texto.net/index.php?id=2581>.

de constater que l'enjeu de toute analyse littéraire outillée est d'abord méthodologique. Nous tenterons, en justifiant chacune de nos démarches et des outils employés, de répondre à cette exigence scientifique, d'autant que l'analyse littéraire assistée par ordinateur reste aujourd'hui sujette à de nombreuses objections, qui, outre certaines résistances opiniâtres vis-à-vis du domaine informatique lui-même, sont encore fondées. Parmi les plus couramment formulées, nous retiendrons notamment, avec Étienne Brunet<sup>41</sup>, une absence de définition claire des directions empruntées par les analyses computationnelles, ainsi qu'une obstination parfois déformante du chercheur qui serait tenté de plier les statistiques aux conclusions qui servent le mieux ses hypothèses. En plus de ces écueils, que nous fixons dès à présent pour mieux nous efforcer de les contourner, on peut également souligner la vacance théorique qui subsiste autour de l'analyse littéraire informatisée : en effet, malgré la diversité des travaux existants en texto-, logo- ou stylométrie, peu s'attachent à déterminer pleinement le nouveau type de traitement informatique qui s'ouvre à la recherche littéraire hors de l'apport statistique. Il est encore permis de déplorer la persistance d'un « flou conceptuel<sup>42</sup> » pour des pratiques de recherche dont on s'accorde mal à cerner la nature, qu'elles dessinent un domaine à part entière ou qu'elles deviennent même, pour certains, le signe d'un nouveau « paradigme heuristique<sup>43</sup> ». L'évolution permanente des algorithmes et outils informatiques, leur perfectionnement et leur péremption à cette vitesse inédite qui caractérise l'« ère numérique », rend en outre assez vaine toute tentative d'en fixer les contours. Dans nos perspectives proprement littéraires – et nous rejoignons en cela les problématiques traditionnelles de toute recherche littéraire, qu'elle soit informatisée ou non –, nous serons de ce fait appelée à coudoyer certains horizons de la linguistique et de la stylistique sans pour autant en confondre les objets. Il reste, en humanités numériques littéraires, une réflexion méthodologique et épistémologique à mener ; réflexion que nous tenterons d'amorcer en adjoignant à la position de praticien celle de critique.

Partant de ces observations liminaires, il nous semble tout aussi inopérant de fouiller numériquement un corpus sans la moindre hypothèse de départ, que de commander complètement l'exploration des textes, dans le seul but de venir en quelque sorte illustrer des informations déjà connues ou, pire encore, des interprétations littéraires déjà formulées. La méthode que nous adopterons ici prend le parti de mener les deux dimensions de la recherche simultanément, en explorant informatiquement les textes à partir d'intuitions acquises mais que nous accepterons, selon les données recueillies, d'invalidier, de remettre en question, pour en formuler de nouvelles. Les outils informatiques appuient de cette façon une étape de réfutabilité, de mise à l'épreuve de nos hypothèses, et interviennent comme guides interprétatifs ; ils seront sélectionnés au cours de la recherche selon nos problématiques

---

<sup>41</sup> Étienne Brunet, « *What Do Statistics Tell Us ?* », in Hockey, S., Ide, N., Lancashire, I. (dir.), *Research in Humanities Computing*, vol. 1, Oxford, Clarendon Press, 1991, p. 70-92 ; *Texto !* [En ligne], XVIII, n°3, 2013, URL : <http://www.revue-texto.net/index.php?id=3279>.

<sup>42</sup> Bernard Gicquel, « Informatique et littérature », in Bernard Gicquel et Alain Villemain, *Rapport sur l'insertion de l'informatique dans les enseignements supérieurs littéraires, linguistiques et musicologiques*, Paris, MEN-SEU, 1986, p. 20.

<sup>43</sup> Michel Lenoble, « Traitement informatique du texte littéraire, présentation et réflexions », in Bernard Derval et Michel Lenoble, *La Critique littéraire et l'ordinateur*, Montréal, Derval-Lenoble éditeurs, 1985, p. 1.

strictes et adaptés à l'emploi particulier de cette étude, grâce à l'aide précieuse d'ingénieurs et de chercheurs en humanités numériques<sup>44</sup>.

Pour autant, le numérique ne peut être ramené à un simple outil technique. Son emploi pèse sur l'objet lui-même et modifie indéniablement une part de notre approche, que ce soit par le passage du livre au texte, par la constitution d'un corpus de masse, par un traitement en termes de données et de métadonnées, ou par une nouvelle mise en visibilité. En bref, il amène nécessairement à l'évolution de nos pratiques de chercheur. Dans notre cas, il ouvre surtout à des explorations transversales par visualisation. Or, cet aspect constitue un apport majeur car il met en place un nouveau « régime de visibilité<sup>45</sup> ». En effet, le recours à des méthodes de visualisation, par des graphes, des nuages de mots, des cartographies, etc., rend apparents des phénomènes littéraires qui échappaient jusqu'ici à l'œil humain, soit parce qu'ils appartenaient à l'agencement textuel lui-même, soit parce qu'ils ne pouvaient être révélés que par un traitement de masse significatif. Le numérique modifie pour ainsi dire la position du chercheur entre ses deux infinis ; il lui fournit une nouvelle visibilité de son objet qu'il ne pouvait à lui seul embrasser. C'est dans ce sillon que se place Franco Moretti lorsqu'il oppose à la lecture traditionnelle ce *distant reading* propre au numérique<sup>46</sup>. Selon lui, les méthodes de visualisation (graphes, arbres, cartes) offrent la perspective distancée qui manquait au chercheur ; elles permettent de changer d'échelle, de quitter notre micro-lecture déformante pour analyser des phénomènes plus vastes qui structurent l'histoire littéraire. Pour marquer la césure avec les pratiques habituelles de *close reading*, Moretti va même jusqu'à exclure la lecture du procédé critique : un bon chercheur, pour identifier les effets de sens de masses textuelles, ne devrait pas lire les œuvres qu'il brasse. Bien entendu, ce n'est pas une méthode que nous appliquerons dans cet essai, ne serait-ce que parce que la taille de notre corpus demeure trop restreinte pour rendre tout *distant reading* à proprement parler signifiant. Si nous nous situons donc à une échelle plus modeste, qui nécessite selon nous une bonne connaissance des œuvres étudiées, il est néanmoins un point que nous retenons des travaux de Moretti : c'est le changement d'approche apporté par la visualisation.

À ce titre, les graphes et les cartographies qui émaillent notre étude sont proposés comme de véritables instruments analytiques : ils ne viennent pas illustrer, mais mettre en lumière, à différentes échelles, des relations qui demeureraient jusqu'ici invisibles. En s'appuyant sur un processus de quantification et d'abstraction, ils donnent à voir autre chose des faits littéraires et des interactions textuelles. Nous privilégierons dans cette exploration discursive, tant à échelle micro- que macrostructurelle, le graphe en réseau. La modélisation réticulaire nous semble en effet la plus à même de donner forme aux relations internes de la littérature – que nous entendons autant sur un plan référentiel, que lexical et sémantique. Elle spatialise ces interactions entre éléments textuels de manière à rendre apparente une structure d'ensemble, un système collectif, qui se perçoit à partir de ses liens plutôt que d'une somme d'individualités.

---

<sup>44</sup> Nous remercions tout particulièrement les équipes du Labex OBVIL (Paris IV-Sorbonne) et ACASA (LIP6 - Université Pierre et Marie Curie), sans qui cette thèse de doctorat n'aurait pu être réalisée.

<sup>45</sup> Nous reprenons l'expression à Foucault, réexploitée par Deleuze dans son *Foucault*, Paris, Minuit, « Critique », 1986, p. 55-75.

<sup>46</sup> Franco Moretti, *Distant Reading*, Verso Books, 2013.

Enfin, ce travail s'appuie sur la constitution d'un corpus de textes structuré. Notre projet a la particularité de naître d'un questionnement et non pas d'un corpus préexistant ou faisant sens *a priori*. Par conséquent, sa formation est justifiée par le travail entrepris et constitue un effet de la recherche. En aucune façon nous ne prétendons partir d'un corpus canonique ; nous tentons plutôt de rassembler un ensemble de textes qui se répondent et sur lesquels peuvent être testées nos hypothèses. En ce sens, notre corpus pourrait être défini comme un corpus *relationnel*, au sein duquel chaque texte se justifie par sa résonance avec d'autres textes du corpus : il est tissé à la manière d'un réseau textuel autour de ces « moments » que nous avons définis plus haut, soit autour des grandes problématiques qui ponctuent la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et que nous allons tâcher de relever au cours de notre travail. Une fois ceci posé, notre premier effort a résidé dans la distinction entre un corpus d'étude et un corpus contextuel ; parce que nous souhaitons retracer le dialogisme scientifico-littéraire à travers les emprunts et circulations d'énoncés, la constitution du corpus de critique littéraire ne prend sens que par sa comparaison possible avec d'autres corpus disciplinaires ; à l'inverse, rassembler au sein d'un seul corpus l'ensemble de la production intellectuelle et savante de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, présente le risque de réduire l'observation de phénomènes remarquables à échelle textuelle et d'invalider toute exploration informatique en raison d'une trop grande hétérogénéité. Nous avons donc choisi de distinguer, d'une part, un corpus « primaire » de critique littéraire, et, d'autre part, un corpus « secondaire » regroupant les autres disciplines influentes<sup>47</sup>. On le voit néanmoins, les problèmes sont loin d'être résolus. Pour le corpus « primaire », qui représente à strictement parler notre corpus d'étude, l'ambition de réunir une part la plus exhaustive possible de la production de critique littéraire française publiée sur plus d'un demi-siècle, de Sainte-Beuve à Lanson, pose là encore la question de l'hétérogénéité des sources : dans un souci de cohérence générique, nous nous sommes concentrée sur les ouvrages critiques plutôt que sur les revues, en incluant uniquement les articles qui ont fait l'objet d'une publication en volume, et en privilégiant les titres ayant bénéficié à l'époque d'une plus grande réception. Notre corpus primaire compte *in fine* 341 titres de critique littéraire française, de 96 auteurs différents, et répartis par année de publication comme suit :

---

<sup>47</sup> L'intégralité du corpus constitué figure dans notre bibliographie.

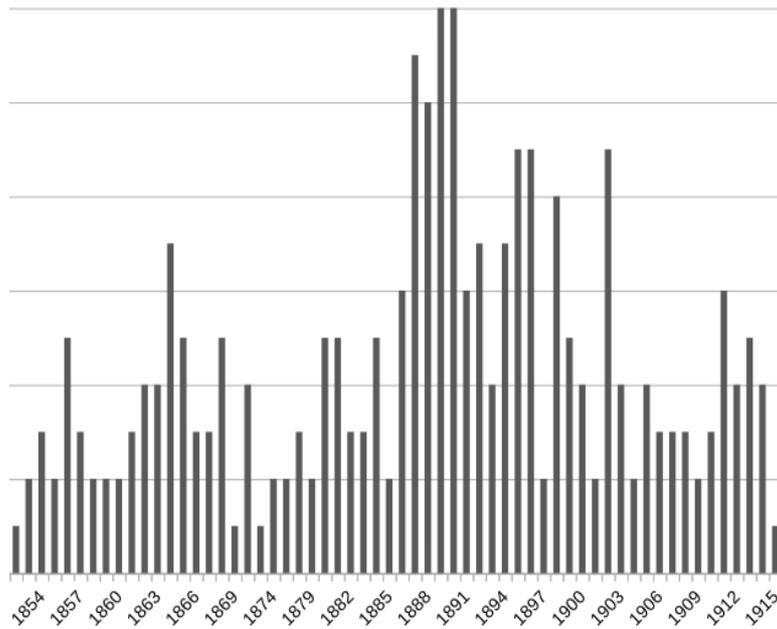


Fig. 1 : Répartition des ouvrages du corpus primaire par année de publication.

Le corpus « secondaire » a ensuite été établi sous la forme d'un réseau de relations avec le corpus « primaire » ; autrement dit, les textes ont été sélectionnés au regard des domaines et des références convoquées par notre critique littéraire : on y retrouve les sciences de la matière, de la vie et de la terre, les sciences humaines et sociales, et les humanités. La majorité des ouvrages ont également paru entre 1850 et 1914, mais il a fallu élargir l'intervalle chronologique de façon à ne pas écarter les essais qui ont le plus influencé la critique littéraire de l'époque, à l'instar de la *Philosophie zoologique* de Lamarck (1809), du *Cours de philosophie positive* de Comte (1830-1842), ou, plus loin encore, de l'*Histoire naturelle, générale et particulière* de Buffon (1749-1789). Pour une meilleure manipulation, ce second corpus a été structuré en sous-corpus, eux-mêmes sous-divisés par domaine selon les catégorisations de l'époque : nous distinguons donc un sous-corpus « scientifique », organisé entre les sciences naturelles (49 essais de botanique, zoologie, anatomie, physiologie, biologie, médecine, physique, chimie, astronomie, géographie et paléontologie) et les sciences humaines et sociales (38 essais de sociologie, psychologie, anthropologie et histoire) ; et un sous-corpus « philosophique », comprenant 34 ouvrages de philosophie qui ont contribué à la circulation des savoirs et, plus largement, à la réflexion épistémologique du XIX<sup>e</sup> siècle. Par ailleurs, les textes du corpus secondaire, s'ils ne sont pas français, ont été choisis dans la traduction française qui était lue à l'époque – nous préférons par exemple la première traduction de *L'Origine des espèces* réalisée par Clémence Royer et publiée en 1862, en dépit des déformations et infidélités qu'on lui connaît envers la version originale. Pour chaque sous-corpus, la catégorisation peut être sujette à discussion. Eu égard à la porosité des domaines et au décloisonnement disciplinaire que nous avons déjà mentionné, de nombreux auteurs résistent à un classement strict de leurs œuvres, et nous avons là aussi pris le parti de trancher selon la nature de leurs apports en critique littéraire. De cette façon,

Théodule Ribot figure en psychologie plutôt qu'en philosophie ; Hippolyte Taine en critique littéraire plutôt qu'en philosophie ; Auguste Comte en philosophie plutôt qu'en sociologie, etc. Si ces différentes répartitions ont été adoptées dans un souci méthodologique, nous insistons sur le fait qu'elles ne sont pas exclusives et que nous n'y aurons en aucun cas recours comme cadres réducteurs, mais uniquement comme base de travail. Au fil de nos analyses informatiques, nous serons en outre amenée à nuancer cette catégorisation domaniale par la constitution de sous-corpus transversaux, plus à même de servir l'un ou l'autre de nos questionnements. De façon empirique, nous retrouvons finalement au cours de notre travail les quatre états du corpus tels que les distingue Rastier : « l'*archive*, [qui] contient l'ensemble des documents accessibles » ; « le *corpus de référence* [...] sur lequel on va contraster le corpus d'étude », correspondant pour nous au corpus secondaire ; « le *corpus d'étude* », soit notre corpus primaire ; et « le *sous-corpus de travail en cours* [qui] varie selon les phases de l'étude<sup>48</sup> », que nous établirons au fur et à mesure des besoins de notre recherche.

Les corpus ont ensuite été constitués numériquement. Pour ce faire, nous nous sommes appuyée sur les bases déjà existantes d'ARTFL<sup>49</sup> (Université de Chicago) et du Labex OBVIL<sup>50</sup> (Sorbonne Université) ; pour le reste, nous avons procédé nous-même à la numérisation de plus d'une centaine d'ouvrages, soit en récupérant l'OCR mise à disposition par le projet Gallica de la BNF, soit en partant des scans rendus accessibles sur les différents sites d'archives (Gallica, Internet Archive, Wikisource, Gutenberg, SOLO, etc.) ; la Jubilothèque (Université Pierre et Marie Curie) nous a également apporté son aimable assistance en nous fournissant les OCR d'une quinzaine de textes de biologie, de médecine et de physique-chimie du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>51</sup>. Cette étape de numérisation ne se résume pas seulement à la compilation des textes bruts, en vue d'une exploitation dans leur format TXT, mais comprend leur enrichissement et leur structuration sémantique grâce à l'encodage XML. Le recours au langage à balises présente l'avantage d'inscrire certaines métadonnées au sein du texte originel, qu'il nous est ensuite possible de traiter informatiquement, notamment par extraction, sur l'ensemble du corpus. Parmi les différents types de schémas existants, celui proposé par le consortium TEI<sup>52</sup> (*Text Encoding Initiative*) nous a paru le plus commode à employer, à la fois pour sa souplesse, son usage universel, et son degré de précision. La TEI sert la dimension « démocratique » de ce travail d'édition dans la mesure où elle rend les textes réexploitables par l'ensemble de la communauté scientifique. Bien qu'elle intervienne en amont de notre étude, cette étape est primordiale ; en effet, la structure de chaque texte

---

<sup>48</sup> François Rastier « Enjeux épistémologiques de la linguistique de corpus », in *Texte !*, juin 2004. URL de référence : [http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier\\_Enjeux.html](http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Enjeux.html)

<sup>49</sup> Lancé en 1982, le projet ARTFL de l'Université de Chicago propose une large base de données textuelle de littérature et de critique françaises. URL : <http://artfl-project.uchicago.edu/>

<sup>50</sup> Une édition électronique savante du corpus de critique littéraire française est consultable en ligne, URL : <http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/critique/>

<sup>51</sup> Projet Gallica, URL : <http://gallica.bnf.fr/> ; Internet Archive, URL : <https://archive.org/> ; Wikisource, projet de numérisation rattaché à Wikipédia, URL : <https://fr.wikisource.org/wiki/Wikisource:Accueil> ; Projet Gutenberg, URL : <https://www.gutenberg.org/> ; SOLO, bibliothèque électronique de l'Université d'Oxford, URL : <http://solo.bodleian.ox.ac.uk/primolibweb/action/search.do> ; la Jubilothèque, bibliothèque électronique de l'Université Pierre et Marie Curie, URL : <http://jubilotheque.upmc.fr/>

<sup>52</sup> Initié aux États-Unis en 1987, le consortium TEI s'est donné pour but d'établir une norme de reproduction et de structuration des documents numériques, principalement adressée aux domaines des humanités et des sciences sociales. Un *Guidelines* récapitulatif est consultable en ligne. URL : <http://www.tei-c.org/Guidelines/>

numérisé est repensée en fonction de nos perspectives heuristiques, qui se précisent en parallèle. Le travail d'étiquetage force à la sélection, l'identification et le marquage de métadonnées qui pourraient nous être les plus utiles, telles que les citations (balise <quote>) et les titres d'ouvrages cités (balise <title>), que nous ciblons d'emblée comme des informations précieuses pour une analyse des sources et des influences. D'autres métadonnées sont à l'inverse laissées de côté, à l'instar des entités nommées, que nous préférons extraire à l'aide d'une méthode automatisée, principalement par souci d'économie. Cet encodage soigné et d'ores et déjà interprétatif du corpus participe donc activement de l'élaboration du projet de recherche, marquant pour ainsi dire la jonction entre un cadre heuristique et ses applications méthodologiques. Le texte enrichi informatiquement devient nouvel objet d'étude, un document apte à servir les pratiques, inédites et parfois tâtonnantes, d'une « philologie numérique » ; plus encore, le corpus trouve cohérence par cette structuration commune qui l'inscrit dans une même manière de faire sens.

La récursivité de notre approche constitue le principal ressort de ce travail. Sa dimension réflexive nous invite à ébaucher une histoire de la littérature moderne à partir du discours qui la pense et qui, aujourd'hui encore, se trouve au cœur d'une importante mutation épistémique. Examiner objectivement la littérature, s'ériger comme laboratoire d'une œuvre, de l'homme en représentation, serait-il la marque d'une rivalité scientifico-littéraire inéluctable face à une réalité en perpétuel mouvement ? Peut-on faire littérature comme on fait savoir ? Qu'on le concède, il n'est pas question de jouer ici les Fitzcarraldo. Balayer notre champ d'étude suffit à mesurer l'ampleur d'un sujet qu'il serait bien malhonnête de prétendre traiter dans son exhaustivité. Nous nous efforçons néanmoins de croire qu'une première incursion exploratoire n'est pas vaine, et qu'elle permettra le déboisement d'un terrain à peine sondé jusque-là, afin de préparer aux chantiers à venir.

Marine Riguet

# TABLE DES MATIÈRES

Introduction.....	4
1. Pratiques de laboratoire.....	4
2. Genèse de la critique littéraire moderne.....	8
3. Le numérique, outillage technique et conceptuel.....	13
Partie I : Le modèle-rival.....	20
1. Une terre en partage.....	20
Une nouvelle scénographie du savoir.....	20
Savoir positif et ordre social.....	23
La robe et la blouse : deux habits pour le critique.....	28
2. Le critique sous tutelle.....	40
Réseaux d'autorités.....	41
Le savant, figure consensuelle.....	45
Des savoirs au savoir.....	49
3. Une hybridation féconde.....	68
Imaginaire scientifique et mythe de modernité.....	69
Enquête d'une contagion.....	72
Représentation du vivant.....	82
L'analogie à l'œuvre.....	94
Partie II : La critique laboratoire.....	137
1. Sur la matrice.....	137
Greffer.....	137
Imiter.....	145
Reproduire.....	169
2. De l'origine de la littérature.....	175
Variété et particulier.....	176
Histoire naturelle.....	185
Unité de composition.....	198
Conclusion.....	208
Bibliographie.....	211
Table des illustrations.....	257